

XVII^e SIÈCLE

REVUE

publiée par

la SOCIÉTÉ D'ÉTUDE DU XVII^e SIÈCLE

avec le concours du C.N.L.



Avril 2010 — N° 247 — 62^e année, n° 2

Publication trimestrielle

puf

« La justice a pris sa revanche dans les textes. Certes, elle n'était pas tout à fait absente dans la période antérieure à la Fronde, mais elle se contentait d'un rôle relativement discret. La tactique des insurgés qui se prévalurent d'elle provoqua une réaction du parti mazarin qui se réappropria celle qu'on avait tenté de lui enlever » (p. 173). L'un des très grands mérites du travail d'Yvan Loskoutoff est d'appuyer systématiquement ses conclusions sur des exemples aussi bien textuels qu'iconographiques.

Une deuxième partie traite de différents thèmes massivement investis par la propagande mazarine. Particulièrement novatrices, les pages qu'Yvan Loskoutoff consacre à l'attrait du cardinal et de ses thuriféraires pour l'héraldique, selon les perspectives déjà tracées dans une précédente étude (*L'Armorial de Calliope. L'œuvre du P. Le Moyné S. J. (1602-1671) : littérature, héraldique, spiritualité*, Tübingen, 2000). Yvan Loskoutoff note que Mazarin a puisé à Rome son goût pour les blasons, et de très éclairants parallèles sont esquissés avec les fastes romains du « moment Barberini », dont les travaux de Francis Haskell et de Marc Fumaroli ont illustré l'influente prégnance en Europe. De minutieuses analyses accompagnent la quête du souvenir héraldique de Mazarin à Paris et à Rome et de sa « gloire blasonnante ». La littérature n'est pas oubliée, et Yvan Loskoutoff livre en particulier des pages saisissantes sur l'art des devises, qu'à en croire le P. Menestrier – alors l'un des maîtres du genre –, Mazarin appréciait singulièrement et dont il a posé les conditions du renouveau.

La troisième partie, enfin, est entièrement dédiée à l'exploration des instrumentalisation du mythe romain. Yvan Loskoutoff le montre précieusement : la référence à la Rome antique a été consciencieusement exploitée par la propagande mazarine. Jules Mazarin devient un moderne Jules César. L'image césarienne s'est, semble-t-il, tôt imposée chez les encomiastes du ministre, avant même son élévation à la pourpre cardinalice. Les auteurs de parallèles ne se lassent apparemment pas d'un thème propice à de nombreux éloges : « Toute l'existence de Son Éminence avait été conçue comme un redoublement de celle de César. Depuis sa naissance, jusqu'à sa mort, Jules avait reproduit les événements de la vie de l'autre Jules » (p. 492). Autre héros antique, dont on récupère la mémoire pour mieux encenser Mazarin, Hercule, dont le nom rime opportunément avec Jules et dont la figure, ainsi que l'a naguère montré Corrado Vivanti (*Lotta politica e pace religiosa in Francia fra Cinque e Seicento*, Turin, 1963), a déjà été mise au service de la propagande d'Henri IV. D'où la conclusion d'Yvan Loskoutoff : « De même qu'il avait usé à grande échelle du cumul des bénéfices, Mazarin s'était constitué un réseau imaginaire de vaste envergure, unissant à lui divers domaines symboliques » (p. 673). À l'évidence, le ministériat de Mazarin a été une étape capitale dans la puissante orchestration d'une propagande politique dont le règne louis-quatorzien a su reprendre les meilleures intuitions.

Au croisement de plusieurs influences historiographiques, dont il s'est assurément nourri, l'ouvrage d'Yvan Loskoutoff participe du récent dynamisme des travaux qui tentent fructueusement d'allier histoire et études littéraires et dont témoignent, selon des perspectives différentes mais consonantes, les livres de Christian Jouhaud (*Les Pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, 2000) et d'Hélène Duccini (*Faire voir, faire croire. L'opinion publique sous Louis XIII*, Seyssel, 2003). Le résultat est salutaire ; il ouvre la voie à de nouvelles interprétations de l'exercice du pouvoir politique aux âges baroque et classique.

Sylvio DE FRANCESCHI

Gérard Ferreyrolles, Béatrice Guion, Jean-Louis Quantin, Emmanuel Bury, *Bossuet*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008, 1 vol. de 21 × 15 cm, 268 p.

Issu du cours public annuel proposé par la Société d'étude du XVII^e siècle, l'ouvrage collectif paru tout récemment aux Presses de la Sorbonne apparaît capital à bien des égards. D'une part, il s'agit de la première synthèse consacrée à l'évêque de Meaux depuis le *Bossuet*

de Jean Calvet paru en 1910. Les travaux aient manqué depuis, mais ils n'ont pourtant, qu'en dépit d'être moins considérés que comme des œuvres littéraires et un historique de perspectives et de savoir.

Quantin a une profonde cohérence dans son ouvrage. Jean-Louis Quantin est un auteur collectif ; il y retrace également l'œuvre de Bossuet, traversée par les royalistes et par les libéraux, de tomber brutalement dans l'abandonnée jusque dans la mort même, formelle tout au plus. Jean-Louis Quantin, loin d'être loppements denses et stériles, par la discrétion de l'écriture et différentes étapes de sa carrière tendent invariablement à réformer, contre la « nouvelle » les grandes lignes de sa pensée, relation qu'il entretient avec l'œuvre et voie de rigueur, loin d'être dans le contexte de l'époque, des formes diverses, l'âge de Bossuet aussi son anthropologie et de Bossuet – jusque dans

Les riches développements de font naturellement la part au premier rang desquels constitue également pour et de droit : c'est assez ce qui est confiée. Le *Discours* sur la puissance synthèse historique du christianisme et intervenant Providence par les libéraux de certains livres sacrés, et – la réciproque se vérifiant

« Bossuet politique » et leurs correspondant à trois sagée par Bossuet selon l'homme qui fait de l'homme une l'autorité, toujours sainte forme d'autorité que Bossuet quement, la plus accomplie

Emmanuel Bury évoque celui du prédicateur. Il reçoit les tridentins et de la sous les influences conjuguées mais aussi de Guez de Balzac funèbres – s'y voit décrite que et littéraire, simple et

pas tout à fait absente dans le relatif discret. La vision du parti mazarin qui se des très grands mérites du conclusions sur des exemples

investis par la propagande toff consacre à l'attrait du tives déjà tracées dans une S. J. (1602-1671) : littérature que Mazarin a puisé à ont esquissés avec les fastes askell et de Marc Fumaroli res accompagnent la quête « gloire blasonnante ». La r des pages saisissantes sur âîtres du genre -, Mazarin veau.

n des instrumentalisation fférence à la Rome antique Jules Mazarin devient un posée chez les encomiastes es auteurs de parallèles ne ges : « Toute l'existence de de César. Depuis sa nais- de l'autre Jules » (p. 492). ncenser Mazarin, Hercule, isi que l'a naguère montré e *Seicento*, Turin, 1963), a lusion d'Yvan Loskoutoff : es, Mazarin s'était consti- s domaines symboliques » capitale dans la puissante torzien a su reprendre les

il s'est assurément nourri, travaux qui tentent fruc- nt, selon des perspectives *Pouvoirs de la littérature. voir, faire croire. L'opinion* ouvre la voie à de nouvelles et classique.

Sylvio DE FRANCESCHI

manuel Bury, *Bossuet*, Paris, cm, 268 p.

xvii^e siècle, l'ouvrage col- capital à bien des égards. e Meaux depuis le *Bossuet*

de Jean Calvet paru en 1941 (et remis à jour par Jacques Truchet en 1968). Non que les travaux aient manqué depuis – mais une vision d'ensemble manquait, d'autant plus nécessaire, pourtant, qu'en dépit d'une carrière longue et variée, Bossuet tendait de plus en plus à n'être plus considéré que comme un prédicateur. D'autre part, mobilisant quatre chercheurs – trois littéraires et un historien –, cette synthèse aussi précieuse qu'ambitieuse s'enrichit ainsi de perspectives et de savoirs divers et complémentaires, tout en évitant les redites et en conservant une profonde cohérence.

Jean-Louis Quantin expose dans son introduction les principes qui ont présidé à ce travail collectif ; il y retrace également la postérité critique et éditoriale complexe, voire paradoxale, de l'œuvre de Bossuet, tour à tour récupérée par les jansénistes et par les défenseurs de Rome, par les royalistes et par les révolutionnaires – glorifiée par le clergé et par l'Université, avant de tomber brutalement dans l'oubli, frappée d'obsolescence par le tournant de Vatican II et abandonnée jusque dans les classes, avant de susciter à nouveau l'intérêt par son étrangeté même, formelle tout autant qu'idéologique. S'intéressant ensuite à « Bossuet en son temps », Jean-Louis Quantin, loin de se borner à retracer la biographie du prélat, présente des développements denses et stimulants ; certes, il ne s'agit nullement de dévoiler une intimité vouée, par la discrétion de l'écrivain, à demeurer à jamais inconnue, mais bien plutôt de retracer les différentes étapes de sa carrière, les débats essentiels dans lesquels il adopta des positions qui tendent invariablement à le condamner aux yeux d'un lecteur du xx^e siècle (combats contre les réformés, contre la « nouvelle critique », contre le théâtre, contre le quiétisme), et de rappeler les grandes lignes de sa pensée religieuse, en accordant une importance toute particulière à la relation qu'il entretint avec le protestantisme – relation complexe, dans laquelle voie de douceur et voie de rigueur, loin de s'opposer, se situent dans une inquiétante continuité. Replacés dans le contexte de l'époque, et en particulier dans le cadre de l'augustinisme qui baigne, sous des formes diverses, l'âge classique, l'ecclésiologie de Bossuet, son profond épiscopalisme, mais aussi son anthropologie et son rigorisme moral sont ainsi mis en perspective avec la vie même de Bossuet – jusque dans les contradictions éventuelles qu'ils entretiennent avec elle.

Les riches développements proposés ensuite par Béatrice Guion sur « Bossuet historien » font naturellement la part belle à la période du préceptorat et aux ouvrages qui en sont issus, au premier rang desquels le *Discours sur l'Histoire Universelle* : « maîtresse de vie », l'histoire constitue également pour Bossuet une quadruple leçon de morale, de politique, de religion et de droit : c'est assez dire le prix qu'il lui accorde dans la mission pédagogique qui lui est confiée. Le *Discours sur l'Histoire universelle* en témoigne, dans lequel s'associent en une puissante synthèse historico-théologique éducation politique du jeune prince, apologie du christianisme et intervention dans les débats les plus contemporains (mise en question de la Providence par les libertins, controverses touchant à la chronologie biblique et à l'authenticité de certains livres sacrés, etc.) ; Bossuet, du reste, n'est jamais historien sans être controversiste – la réciprocité se vérifiant elle aussi régulièrement.

« Bossuet politique » est ensuite évoqué par Gérard Ferreyrolles dans trois chapitres novateurs correspondant à trois perspectives complémentaires : la société, ambivalente, car envisagée par Bossuet selon l'opposition augustinienne entre amour de soi et amour de Dieu, qui fait de l'homme une créature à la fois sociable par nature et insociable par corruption ; l'autorité, toujours sainte et juste, qu'elle soit politique ou ecclésiastique ; et la monarchie, forme d'autorité que Bossuet juge théoriquement, mais aussi symboliquement, voire mystiquement, la plus accomplie.

Emmanuel Bury évoque enfin le visage de Bossuet le mieux – et parfois le seul – connu : celui du prédicateur. Il replace l'éloquence bossuétiste dans le contexte plus général des préceptes tridentins et de la maturation décisive de la langue française à l'âge classique. Placée sous les influences conjointes de saint Augustin, de Vincent de Paul, de François de Sales, mais aussi de Guez de Balzac, l'œuvre oratoire de Bossuet – sermons, panégyriques et oraisons funèbres – s'y voit décrite comme un objet singulier, à la fois pastoral et rhétorique, théologique et littéraire, simple et sophistiqué.

C'est à Gérard Ferreyrolles qu'il revient de clore ce volume essentiel, en mettant en lumière l'unité profonde de cette pensée provocante par son anti-modernité même – mais aussi les tensions qui la parcourent.

« Compléter et rectifier » plutôt que « détruire » : l'objectif annoncé dès l'introduction semble bel et bien avoir présidé à la rédaction des différents chapitres. C'est assez dire que l'ouvrage évite un double écueil : totalement affranchi des partis pris – hagiographiques ou violemment critiques – qui ont longtemps défiguré la réception de Bossuet, il sait aussi résister à la tentation de prendre systématiquement le contre-pied des idées reçues – tant certaines conservent, même à l'examen le plus attentif, une certaine validité. Ouvrage dépassionné, qui s'autorise à laisser ouverts les débats qu'on ne saurait clore sans partialité (tels la question du jansénisme de Bossuet), le *Bossuet* des Presses de la Sorbonne ne se réduit pas pour autant à une synthèse aussi neutre qu'impersonnelle. En effet, des points capitaux de la pensée bossuétiste s'y trouvent revisités aussi discrètement qu'efficacement : le *Discours sur l'Histoire universelle* trouve une nouvelle cohérence à la lumière de la distinction aristotélicienne et thomiste entre cause première et cause(s) seconde(s) ; Bossuet prédicateur se voit arraché à cette « pastorale de la peur » à laquelle on a trop souvent voulu résumer le catholicisme d'Ancien Régime ; Bossuet théologien, quant à lui, échappe enfin à l'accusation d'anti-mysticisme ; tantôt injustement méprisé, tantôt surestimé, Bossuet historien voit son érudition réévaluée au plus juste ; Bossuet penseur politique, enfin, se laisse redécouvrir, non comme un apologiste du droit divin des rois et de la collusion du politique et du religieux, mais comme un penseur du juste gouvernement (qu'il soit monarchique ou républicain) et d'une certaine autonomie du temporel. S'adressant aux chercheurs comme au public cultivé, dissimulant son érudition derrière l'élégance de développements aussi précis qu'accessibles, l'ouvrage réussit ainsi la gageure de restituer la richesse d'une figure à la fois unique et emblématique de son époque.

Anne RÉGENT-SUSINI

Richard Simon, *Histoire critique du Vieux Testament*, suivi de *Lettre sur l'inspiration*, nouvelle édition annotée et introduite par Pierre Gibert, Paris, Bayard, 2008, 1 vol. de 25 cm × 17 cm, 954 p.

L'*Histoire critique du Vieux Testament* de Richard Simon n'avait jamais fait l'objet d'une réédition depuis 1685, tout juste de deux reprints, l'un chez Minerva, à Francfort, en 1967, l'autre chez Slatkine en 1971. Chacun se réjouira donc *a priori* de l'initiative du R. P. Gibert, S.J., qui a décidé de rendre accessible un texte qui fit date dans l'histoire intellectuelle et religieuse du XVII^e siècle. Un examen plus précis est malheureusement de nature à tempérer cette joie initiale.

Le texte proprement dit reproduit correctement, avec une orthographe modernisée, l'édition parue à Rotterdam en 1685 – les seules coquilles que j'ai relevées sont « il ferait beaucoup mieux », p. 663 (au lieu de « il seroit » dans l'édition de 1685, p. 443) et « auxquels ont doit plutôt attribuer », p. 719 (« on » dans l'édition de 1685, p. 487). Les choses commencent à se gâter avec le paratexte de l'édition de 1685. Celle-ci s'ouvrait sur une préface qui se donnait lourdement comme l'œuvre d'un protestant (il y est question du « bienheureux Martin Luther, à qui Dieu fasse paix ») ; cet éditeur protestant était également censé avoir rédigé des notes sur le texte de Simon, parfois pour le rectifier, le plus souvent pour lui donner raison sous couleur de le critiquer. Jean Le Clerc dénonça immédiatement l'ensemble comme un artifice littéraire : « Il ne faut qu'entendre le François, pour voir que cette Préface vient d'un Catholique Romain, et que c'est le même stile que celui de tout le Livre, aussi bien que les mêmes pensées » (*Sentimens de quelques theologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament, composée par le P. Richard Simon de l'Oratoire*, Amsterdam, Henri Desbordes,

1685, p. 27 ; voir aussi p. 6 depuis. Paul Auvray, dans arguments de la critique in *bibliographique avec des textes* comme fer avoir affaire à u mentionne-t-il, p. 793, que rédigé par Simon lui-même pas les convictions protestants d'exil » de Jean Le Clerc. Il documents sur la réception gnant de commentaires de de 1685 » (p. 533) ou soul des recherches de ses corelig même – qui n'est pas sans naïveté oblige à s'interroger en régime de censure. L'édit fort utile comme guide de l qui concerne le service néces avons conservé la Table des n les principales entrées mais, de « changer les chiffres à l'ir ainsi mutilée est censée four suffire, à l'époque, à donner on le verra, a décidément bc donne un index scripturaire, matique des noms propres q en bloc près de 250 référenc reprint.

En ce qui concerne ses p (p. 66) et il fait hautement s thèques qui recèlent des trésor d'une pertinence nécessité », cle » qu'il avait à sa dispositio toutes les citations une référé les usages de l'époque, soit c tiellement, et uniquement p traduction française dans des chrétiennes ». Encore le P. G ainsi, p. 357, ceux qui ont cru dix, « ce qui n'a pas même été de la *Cité de Dieu* », c'est-à-d (PL 41, 450-452 et 454-455). 7, sur le règne de mille ans c pour qui Moïse avait prédit sa 291), le P. G. cite en note, d qui, non seulement n'a rien à lement en version arménienne improbable que Simon les ait quelles les références de Simon teur moyen d'aujourd'hui : qu sans autre précision, comme l' appelle aujourd'hui le deuxièm